

L'évolution des idées religieuses d'Henri Guillemin

Patrick BERTHIER

Disons-le d'entrée : on peut aborder par divers biais le sujet contenu dans le titre de mon intervention ; mais on ne peut évidemment résoudre aucune des questions qu'il pose. Ce que chacun pense sur le plan religieux ne relève que de lui-même, et s'il est possible d'examiner les prises de position publiques d'un homme comme Henri Guillemin, tel qu'il s'est exprimé dans ses livres, dans ses conférences, dans ses déclarations diverses, nul ne peut dire quelle était sa foi – pas plus que pour quiconque. Ou, pour le dire autrement, l'analyse des opinions religieuses exprimées par quelqu'un est possible et licite ; aller plus loin ne peut relever que du témoignage, du souvenir de rencontres marquantes, et nécessairement ce qui se dit alors n'engage que celui qui parle – ce qui ne doit d'ailleurs pas empêcher la parole de ce témoin, en tant que telle, d'être écoutée autant que méritent de l'être les propos "objectifs" de ceux qui sont à l'extérieur, par choix ou parce qu'ils n'ont pas personnellement connu celui dont il est question.

Mon cas relève des deux positions : j'ai connu Henri Guillemin, et je peux témoigner à titre personnel ; mais comme homme étudiant son œuvre, je ne saurais dire où exactement il en était, sur ces questions de religion et surtout de foi. Sans doute, comme beaucoup, vivait-il avec plus de questions que de réponses. Comme témoin subjectif, je dirais, sans pouvoir le démontrer, qu'il est demeuré croyant jusqu'au bout – mais son fils Philippe, par exemple, est persuadé du contraire.

Ce qui peut servir de point de départ indiscutable, c'est l'importance du sujet à ses yeux. Les conversations que nous avons enregistrées à la Cour-des-Bois en juillet 1977 occupent, dans leur version originale reconstituée, 170 pages de mon livre *Henri Guillemin tel quel* (Utovie, 2017) ; ces 170 pages sont divisées en cinq chapitres, or celui que j'ai intitulé « De gauche et chrétien » en fait 60, plus du tiers du total. Et j'ajouterai, à titre anecdotique, ce détail appris lors de notre journée d'études de la bouche du guilleminien belge Guy Peeters, qui a connu Guillemin à l'époque (1973-1982) où il venait chaque été faire des conférences à Spa ; lorsqu'on les a présentés l'un à l'autre, la première question que Guillemin lui a posée a été : « Est-ce que vous êtes chrétien ? » ; et en effet c'était bien lui, cette curiosité inquiète, inquisitoriale diraient certains.

Dans ce qui suit, je poserai le plus simplement possible quelques jalons thématiques et chronologiques, sans prétendre en rien à l'exhaustivité puisque les textes et autres documents où s'expriment les idées religieuses de Guillemin se comptent par centaines.

De l'enfance à la vieillesse : l'évolution d'une vie

On sait qu'Henri Guillemin, né en 1903 à une époque où la question cléricale était aiguë, a été élevé par un père "bouffeur de curés" et une mère catholique. Laisse libre de choisir par son père, l'adolescent a opté pour la pratique religieuse, assez visiblement pour qu'à son arrivée à l'ENS de la rue d'Ulm, son aîné Jean Guitton l'accueille en le traitant de « bon petit catholique » (*Henri Guillemin tel quel*, p. 108), déclenchant chez lui une

exaspération qu'on imagine d'autant mieux qu'à ce moment-là il vient de rencontrer Marc Sangnier, dont il est devenu le secrétaire et pour le journal duquel il écrit un certain nombre d'articles politiques. Pas de militantisme catholique, en tout cas déclaré, dans ces textes ; Sangnier n'est plus le créateur du Sillon, mouvement chrétien condamné par le Vatican dès avant la guerre, mais celui de la Jeune République, mouvement politique. Cela n'empêcha pas Guillemin, plus tard et par-delà bien des désaccords, d'écrire sur son maître un article d'hommage intitulé « Marc Sangnier, l'homme qui voulut réveiller la conscience des chrétiens » (*La Tribune de Genève*, 7 juillet 1973) – des chrétiens, non des citoyens.

Si nous passons des années vingt aux années trente, nous voyons que dans presque tout ce que Guillemin écrit, la dimension religieuse est centrale. Sa grande thèse sur *Le « Jocelyn » de Lamartine*, soutenue en 1936, revient à étudier, à travers la fiction romanesque d'un héros déchiré entre sa destinée de prêtre et son amour, « l'inquiétude spirituelle au lendemain de 1830 » (sujet d'un des chapitres principaux de l'ouvrage) ; et par la suite les hésitations de Lamartine entre croyance et incroyance n'ont pas cessé de préoccuper Guillemin. Même chose pour Rousseau, sur lequel il travaille assidûment à partir de 1936, et en qui il n'hésite pas à voir un chrétien, atypique certes mais fervent et admirable (voir son étude de 1937 *Jean-Jacques Rousseau*, que j'ai éditée chez Utovie en 2014).

Lamartine, Rousseau, bien. Mais Guillemin lui-même, direz-vous ? Eh bien nous avons des indications aussi, très intéressantes. À partir de l'automne 1937 et pendant deux ans, il assure une rubrique hebdomadaire de critique littéraire dans le quotidien francophone du Caire, *La Bourse égyptienne*. J'en ai tiré une anthologie (*Chroniques du Caire*, Utovie, 2019) qui fait apparaître de façon éclatante la liberté avec laquelle non seulement il se passionne pour de grands écrivains catholiques comme Mauriac ou Bernanos, mais ne cesse, à propos des ouvrages dont il rend compte, de considérer à titre personnel la foi catholique ou au moins chrétienne comme une évidence. C'est pourtant à la même époque qu'il fait paraître dans *La Vie intellectuelle*, revue animée par les dominicains, un texte proche du pamphlet, intitulé « Par notre faute » (10 septembre 1937). Joëlle Pojé parle par ailleurs de cet article et du remue-ménage qu'il a suscité jusqu'à Rome : je ne l'évoque ici que pour introduire dans ma réflexion une distinction fondamentale entre la foi personnelle de Guillemin (qui ne me paraît pas pouvoir être mise en doute, dans ces années-là du moins) et ce qu'il pense de l'Église comme institution, et comme institution coupable dans l'Histoire.

Sa foi, je l'ai dit, demeure au-delà de mes possibilités d'investigation. En revanche, la manière dont il n'a cessé de fustiger cette *Malheureuse Église* (titre de son dernier livre, publié en octobre 1992 à partir de la dactylographie laissée à sa mort six mois plus tôt) est visible, voire voyante. Et s'il y a eu une évolution dans ce domaine, c'est dans le sens d'une sévérité croissante. Avant 1939, Guillemin loue Léon XIII d'avoir opté pour le Ralliement, puis évoque « Le vœu de Louis XIII » – vouer la France à Marie s'il parvenait à avoir un fils, qui fut Louis XIV. Or ces deux articles, qui n'ont rien de sarcastique, figurent au sommaire de *Sept* (une autre revue dominicaine) et de *La Vie intellectuelle*, juste avant et juste après « Par notre faute » (28 mai 1937, 10 mai 1938) ; ils en nuancent la rude critique.

Plus tard, le ton a bien changé. Lors de nos conversations de 1977, Léon XIII n'est plus qu'un hypocrite, et son encyclique de 1891 *Rerum novarum* une ruse (voir *Henri Guillemin tel quel*, p. 220). L'évolution n'épargne aucun des locataires du Vatican : toujours en 1977,

Jean XXIII était le « seul pape qui ait dit du nouveau » (*ibid.*, p. 221), mais douze ans plus tard Guillemain m'écrivait s'être « illusionné sur Jean XXIII, prudentissime, au vrai » (lettre du 19 mai 1989). Toutefois ce repentir-là n'est rien auprès de l'hostilité (litote !) ressentie, dès son avènement, envers Jean-Paul II, ou plutôt « Jean Polski » (lettre du 26 juin 1979), jugé comme un réactionnaire masqué derrière son charisme auprès des foules.

Un exemple indirect souligne bien ce que Guillemain pense de Rome à mesure qu'il vieillit, c'est celui du frère Roger Schütz, l'animateur de Taizé. L'acquisition du « Terrier », à la Cour-des-Bois, a permis au couple Guillemain de connaître ce centre spirituel à une époque où il avait encore une dimension humaine. Les articles où, à partir de 1970, Guillemain évoque et le lieu et son pasteur, sont autant d'éloges ; en 1977 il pense toujours de même, et d'ailleurs il nous emmène d'autorité, ma femme et moi, à la prière du soir. Et puis voici que le protestant frère Roger, d'apôtre de l'œcuménisme qu'il était, se rapproche de plus en plus de la papauté, et c'est la consternation pour Guillemain : un de ses derniers articles, publié à l'automne 1991 dans *Golias*, une revue catholique contestataire, s'intitule carrément « Taizé : comment frère Roger s'est soumis à Rome... ».

Il est certain qu'alors Guillemain n'en donne pas cher, de cette « Rome » papale ; dans une lettre du 11 janvier 1990, après avoir lu dans *Le Monde* une interview du cardinal Ratzinger [il ignore que c'est le futur Benoît XVI], il me dit voir dans les propos tenus un « lent suicide du catholicisme romain », et n'hésite pas à ajouter : « Je n'en porterai pas le deuil ». Ne nous trompons pas sur la formule : il s'agit du deuil de cet appareil paralysé – cela n'implique rien sur la foi, ou non, de celui qui écrit ces mots pleins de rancœur et de désolation ; autrement dit, la question, comme je le suggérais en commençant, n'est pas près d'être résolue. Tentons d'approfondir en choisissant d'autres exemples.

Confidences directes et indirectes

Il me semble d'abord intéressant de redire que, du milieu des années 1930 et jusqu'au-delà de 1950, Guillemain parle de la religion (c'est-à-dire du catholicisme, sauf exceptions) dans presque tout ce qu'il écrit, que la religion en soit le sujet annoncé ou non. (C'est vrai, quoique de façon évidemment plus marginale, même dans ses travaux historiques.)

Les articles réunis en 1944 dans *La Bataille de Dieu*, puis en 1947 dans l'*Histoire des catholiques français au XIX^e siècle* remontent, pour les plus anciens, à 1936 ; le premier de ces volumes examine les quatre parcours de Lamennais, de Lamartine, de Frédéric Ozanam et de Victor Hugo ; l'autre procède davantage par tranches historiques, même si Lamennais, par exemple, y occupe aussi une place importante. Ce ne sont pas les écrits les plus personnels de Guillemain, et de plus il a évolué dans ce qu'il pense de tous ceux qu'il y évoque.

Du côté de la critique littéraire, on peut rappeler le titre si caractéristique du premier livre publié après la thèse, *Flaubert devant la vie et devant Dieu* (1939), avec une préface du très catholique Mauriac ; les ennemis de Guillemain lui ont souvent reproché d'avoir voulu ainsi convertir de nombreux écrivains, et il est vrai que ses conférences ou articles sur Rimbaud, Verlaine, Hugo touchent souvent à cet aspect. Dans *La Vie intellectuelle* paraît en août 1950 un article sur « La pensée religieuse de Victor Hugo », et dix-huit mois plus tard c'est la revue protestante *Réforme* qui en accueille un autre, intitulé « Victor Hugo : sa foi en Dieu » (mars 1952). Et faut-il rappeler, par la suite, tout ce que Guillemain a

écrit sur la conversion discutée de Claudel, sur la métaphysique de Zola, sur Péguy bien sûr, et à la fin de sa vie sur Tolstoï, qui le fascinait autant que l'avaient fasciné l'arrière-pensée de Jaurès ou Jeanne, dite Jeanne d'Arc (pour reprendre les titres de deux de ses livres majeurs, publiés en 1966 et 1970) ?

Il faudrait aussi dire un mot d'un aspect bien connu des familiers de Guillemin, à savoir le ton de ses écrits : la violence de ses préférences s'y affiche dans ce domaine comme dans tous les autres. Je n'en prendrai qu'un exemple, les titres de deux des articles qu'il consacre, dans *Témoignage chrétien*, aux positions religieuses d'écrivains du XIX^e siècle : dans un cas, il s'agit seulement de parler de « Chateaubriand et la foi » (3 décembre 1954), dans l'autre on annonce tout autre chose en écrivant en tête de la page « M. de Vigny et le goupillon » (25 février 1955)...

Mais dans tout cela, direz-vous et non sans raison, où sont les idées religieuses non pas de ceux dont Guillemin parle, mais de Guillemin lui-même ? J'en ai encore peu parlé parce que, longtemps (et sauf dans les articles souvent personnels des *Chroniques du Caire*), elles sont à détecter *derrière* ce qu'il dit. L'exemple le plus éclatant en est probablement les textes de fiction littéraire que Guillemin écrit avant et pendant la guerre : le conte de Noël Fritz (1936), édité en 1942 sous le titre *Une histoire de l'autre monde*, et surtout, bien sûr, *Reste avec nous* (1944), ce récit inspiré de la Passion, dont Christian Nardin, qui l'a interprété pour nous à l'automne dernier, parle par ailleurs (voir aussi la réédition récente de ces *Nouvelles et contes* par Martine Jacques chez Utovie).

Le premier, et à vrai dire le seul texte directement et exclusivement consacré par Guillemin à ses « idées religieuses », date de 1962. Ces pages de la pleine maturité ont été rédigées pour une série d'émissions de Radio-Lausanne dont le titre général, *Ma conviction profonde*, est aussi celui du volume qui a réuni en 1963 les contributions de tous les intervenants ; celle de Guillemin, diffusée le 21 octobre 1962, y figure, naturellement, mais le volume n'est guère accessible, et les connaisseurs de Guillemin ont surtout pu lire ce texte dans la réédition qu'en a donnée en 1994 Norbert Darreau en annexe de sa bibliographie guilleminienne (il figurera aussi, avec d'autres textes, dans un volume que je prépare pour Utovie).

À part ces quelques pages vraiment personnelles, de nombreuses confidences directes ou indirectes se font jour dans des écrits des vingt dernières années : je citerai d'abord le livre *Sullivan ou la Parole libératrice* (1977), qui se présente comme une anthologie commentée des écrits de ce catholique atypique ; puis, bien sûr, tout ce que Guillemin m'a dit en 1977 – fortement censuré, notamment pour ce qui concerne la religion, dans *Le Cas Guillemin* de 1979 –, et qu'il a assez largement repris dans ses entretiens très tardifs avec Jean Lacouture sur France-Culture, en mai-juin 1990 (voir *Une certaine espérance*, Arléa, janvier 1992, et Utovie, 2010). Mais avant ces mots de la toute fin il faut ne pas oublier le plus grand succès de librairie de toute l'œuvre de Guillemin, *L'Affaire Jésus* de 1982 : c'est sans doute avec « Ma conviction profonde » le texte où il dit le plus de choses sur ce qu'il croit, ou plutôt sur les questions qu'il se pose à partir de ses lectures exégétiques.

Il faudrait citer encore un autre texte, longtemps resté méconnu, mais dont Guy Fossat a donné la reproduction dans le n° 6 de *Présence d'Henri Guillemin* (2017, p. 55-60). Il s'agit d'un entretien entre Guillemin et Simenon, à Épalinges, dans la maison du romancier, sur la question religieuse, pour la télévision belge ; le créateur de Maigret avait exigé que Guillemin – et personne d'autre – fût invité pour l'interroger sur ce sujet précis. Dans

Parcours (Seuil, 1989, et Utovie, 2015, p. 221), Guillemin a évoqué cette rencontre, et rappelé l'estime dans laquelle il a toujours tenu Simenon, bien avant de le connaître personnellement (il lui a par exemple consacré trois des *Chroniques du Caire*, voir *op. cit.*, p. 79, 110, 257). Mais il est très utile d'aller voir la publication originale de l'enregistrement de l'entretien, tel qu'il a été donné dans le magazine *Constellation* d'avril 1970 (p. 74-78), juste avant sa diffusion à la RTBF le 28 avril. Pourquoi *Constellation* ? parce qu'à ce moment-là ce mensuel, rival du célèbre *Sélection du « Reader's Digest »*, est dirigé et publié par Rencontre, éditeur de renom installé à Lausanne. Le numéro spécial où figure l'entretien a pour titre général (intéressant pour nous !) « L'Église brûle-t-elle ? » ; un seul des huit articles consacrés à ce sujet a droit à une annonce sur la couverture, un accrocheur et absurde « Simenon contre Guillemin » : il s'agit de se faire lire, et Guillemin est connu en Suisse. Le sommaire (p. 4-5) donne un autre titre, « La religion et les tabous », avec ce sous-titre : « Un entretien entre Georges Simenon et Henri Guillemin. Comment peut-on perdre la foi ? », ce qui correspond un peu mieux à la réalité du contenu. Un peu mieux seulement, car il s'agit moins d'un « entretien » que d'une sorte d'interrogatoire. Guillemin questionne, Simenon répond, parfois longuement, et bien entendu, pour qui s'intéresse à son œuvre, ce qu'il dit de son athéisme ou de son indifférence est instructif. Mais c'est Guillemin qu'ici nous cherchons à comprendre : mettons donc le projecteur sur lui. Il a beau ne pas parler de lui-même, il en dit beaucoup malgré tout par le ton et la teneur de ses questions. Après un début consacré au fait que Simenon a été élevé « dans la religion catholique », vient la première de toute une série d'interrogations : « [...] comment cela s'est-il défait chez vous ? Qu'est-ce qui est arrivé ? » Simenon donne tout de suite la raison essentielle, pour lui : les interdits, les « tabous » comme dit le titre de l'article, que l'Église fait peser sur la liberté sexuelle. Guillemin enregistre, mais n'insiste pas sur ce point (délicat à développer, à vrai dire, dans une émission grand public ou une revue à grand tirage). Deuxième question : « [...] est-ce qu'ensuite sont venues des raisons intellectuelles, des raisons raisonnables enfin d'opposition aux évangiles ? » Oui, dit Simenon : impossible d'accepter l'« outrecuidance » anthropocentriste de la description chrétienne de l'univers ; mieux vaut être « indifférent ». Sursaut de Guillemin : « Comment peut-on être indifférent devant un problème qui est tellement capital ? À savoir : pourquoi est-on là ? Qu'est-ce qu'on va faire ? Qu'est-ce que la mort signifie ? Y a-t-il un au-delà ? Ça ne vous intéresse pas ? » La réponse fuse, désarmante : « Non ». Simenon développe, notamment sur la mort comme retour au cosmos, comme dissolution. Nouvelle question : « Mais alors, ce qu'on appelait dans l'ancien langage l'âme, ça vous paraît vraiment une construction imaginative ? Ce n'est rien ? Nous n'avons pas d'identité ? » Nous en avons une, répond Simenon, mais elle n'est qu'une question de chromosomes, périssables en tant que tels. Guillemin, évoquant alors les angoisses métaphysiques de Tolstoï qui se demandait pourquoi il faut mourir et ce que l'on devient après la mort, cherche une dernière fois à faire dire à Simenon ce que celui-ci ne veut pas dire : « Lorsque ce sera mon tour, j'aurai peut-être [...] une angoisse », admet seulement le romancier, mais « tout meurt dans la nature » et « ça ne me paraît pas absurde de voir les arbres perdre leurs feuilles ». Le désaccord ou plutôt la dissemblance entre deux perceptions de l'univers sont patents, même si Guillemin tente un rapprochement final en suggérant que « la matière elle-même possède une intelligence » – à quoi Simenon ne répond rien, du moins dans le texte publié.

Il y aurait énormément à dire sur ce dialogue avorté. Simenon s'y fait plus lisse qu'il n'était, et je me permets de suggérer à ceux que sa vision du monde intrigue de lire l'article que j'ai publié jadis (chez les jésuites !) sur la « Métaphysique de Simenon » (*Études*, mai 2003, p. 651-661). Ce qui doit nous retenir ici, c'est Guillemin, et l'évidence, chez lui, d'un affolement, presque d'une panique à se trouver face à quelqu'un qu'il estime, mais que l'au-delà n'intéresse pas. Lui, cela me semble évident, ne peut se passer de la dimension verticale.

Si je voulais résumer ce que je viens d'essayer de dire, je persisterais à me récuser quant à la foi du jeune comme du vieil Henri Guillemin ; en revanche je crois qu'il est possible de dire que, de « Par notre faute » jusqu'à *Malheureuse Église*, il y a une forte continuité à la fois dans la critique contre l'institution, et dans les nuances apportées à cette critique. Oui, l'Église est un « corps de péché », comme le disait en 1937 Étienne Borne dans le « chapeau » de « Par notre faute ». Mais cette Église coupable n'a jamais cessé de transmettre la nouvelle qu'elle avait reçue, et dont la radicalité la met en cause comme imparfaite. C'est ce qui permet à Guillemin de dire, dans une interview pour un journal de Namur : « Jamais je ne romprai avec l'Église, même si j'en attends des mutations » (*Vers l'avenir*, 29 novembre 1977) – autrement dit d'exprimer, dans une contradiction apparente qui reflète ce qu'il vit, à la fois des inquiétudes et « une certaine espérance ». Plusieurs titres d'articles penchent du côté de l'inquiétude : « Vivons-nous la fin de l'ère chrétienne ? » ou, question plus brutale encore, « Comment peut-on être chrétien ? » (*La Tribune de Genève*, 17 mars 1971, puis 4 octobre 1973) ; mais dans d'autres titres Guillemin fait le choix de passer par-dessus tout ce qui pose problème pour aller à l'essentiel ; un autre article de la même *Tribune de Genève* va jusqu'à demander : « Qu'importe le dogme, pourvu qu'on ait l'Esprit ? » (11 février 1974).

Le dogme, ce serait cette Église imparfaite, et peut-être inacceptable ; l'Esprit, ce serait l'indicible perçu comme une réalité qui aide à vivre. Si le vieux Guillemin n'avait plus cru à rien, pourquoi aurait-il persisté à assurer si souvent des homélies dans sa petite paroisse de Bray, quand son cher curé Fernez n'était pas là, ou même en sa présence, pour assurer sa part tout simplement ? C'est sur ce point qu'au fond je risquerais quand même un avis personnel : oui, Guillemin était désolé et découragé par « Rome », mais pas question d'abandonner le « Nazaréen » ; et j'évoquerais à l'appui de mon idée un dernier article, le compte rendu, par Guillemin, du livre de Jean-Claude Barreau *La Foi qui reste*, dans sa chronique de *L'Express* de Neuchâtel, le 15 juin 1987. Né dans l'indifférence religieuse et devenu prêtre (il a raconté ce chemin-là dans un précédent beau livre, *La Foi d'un païen*), Barreau a cessé d'être prêtre et s'est marié... mais il y a « la foi qui reste », et qui n'est pas un résidu mais un essentiel. Chez Guillemin, même chose : c'est du moins « ce que je crois », pour finir en évoquant le titre d'une collection célèbre dans laquelle il a refusé d'entrer...

Patrick Berthier